

CHRONIQUE

LA TABLE RONDE « AEGITNA »

Organisée par les soins de deux sociétés savantes, l'Information Archéologique de Paris et la Société Culturelle Méditerranéenne de Cannes, la Table-ronde *Aegitna* réunit une centaine de participants venus de tous les coins de France, mais aussi de Belgique et d'Italie. Elle donna lieu à des manifestations diverses. Mais ce qui compta, ce furent ces trois séances d'études des 27-28 et 29 décembre 1967 qui se déroulèrent à Cannes, au Palais des Festivals. Parmi ceux qui se signalèrent par leurs interventions, nommons d'abord trois universitaires : le professeur Doro, de la Faculté des Lettres de Turin, spécialiste des Ligures du Piémont ; le professeur Jumeau, de la Faculté des Lettres de Caen, versé dans la connaissance des emprunts de Tite-Live à Polybe et M. Dugand, maître-assistant de langue et de littérature grecques, à la Faculté de Nice, lequel s'occupe des Ligures transalpins et de la Provence grecque¹. M. Jean Lacam, conservateur du Musée Archéologique de Toulon, M. Hoffmann, de la Section Archéologique du Touring-Club de France, et divers membres des comités directeurs des deux sociétés organisatrices, notamment le capitaine Bouttin, président administratif de la Société Culturelle Méditerranéenne, M. Perraud, directeur de l'*Information Archéologique* et M. l'Inspecteur Général Méjean prirent également la parole.

Le Colloque n'avait certes pas la prétention de résoudre, en trois séances de trois heures chacune, l'épineux problème de géographie historique qu'il s'était proposé d'aborder. La confrontation des diverses opinions ne fut cependant pas inutile. M. Doro insista sur la volonté romaine apparente dès la première moitié du II^e siècle av. J.-C., de s'opposer aux progrès de l'influence et du commerce massaliètes, dont les effets se faisaient sentir même en Cisalpine. M. Jumeau mit en évidence cette vérité que nous n'avons pas en ce cas le texte même de Polybe, mais un extrait fait à Byzance au x^e siècle, ce qui explique l'obscurité et la concision de ce qui touche, par exemple, à l'itinéraire du consul Opimius. M. Dugand présenta un exposé, fondé sur l'utilisation exhaustive des sources, et le commentaire serré du texte grec de Polybe, dont il estima qu'à part le début tout procédait bien du Mégalo-politain, auteur contemporain des événements

1. M. J.-E. Dugand prépare un mémoire détaillé sur la question.

et bien placé à Rome pour être renseigné. Il montra que, les Déciates des environs d'Antibes constituant un point fixe, il fallait, à suivre la plupart des Anciens, placer les Oxybiens à l'est de ceux-ci, comme déjà le voulaient Camille Jullian et Michel Clerc. La conclusion du Colloque fut à peu près celle qu'il avait proposée : l'*Apron* serait le Cagne ou le Loup, *Aegitna*, Cagnes ou Villeneuve-Loubet ; le *Decièton*, Biot ou (mieux) les Encourdoules, près de Vallauris ; le lieu du combat, la plaine de la Brague (comme le pensaient A. Donnadiou et P. Couissin, en 1931). On estima enfin, avec M. Dugand, que le monument de la Brague était bien un trophée, mais non pas le "trophée d'Opimius" : il daterait de l'époque où Lépide gouvernait la Narbonnaise et l'Espagne citérieure (entre — 44 et — 42), et commémorerait, à la limite du territoire des Antipolitains, le haut fait qui libéra Antibes de l'emprise des Ligures, cent dix années avant que les Romains ne la délivrassent, après la chute de Marseille, de la domination de celle-ci. Les interprétations de M. Benoit, qui place *Aegitna* à Fréjus, et de M. Lamboglia, qui allègue la Siagne et la Napoule, n'ont pas été retenues. Il reste que, si l'archéologie commence, grâce aux fouilles de M. Clergues à Antibes, à apporter des indices en faveur de la plaine de la Brague, seule la trouvaille d'une inscription pourra départager les spécialistes.

J.-E. DUGAND.

COLLOQUE SUR LA REGENCE

Le succès des colloques du *Centre Aixois d'études et de recherches sur le XVIII^e siècle* ne cesse de se confirmer d'année en année. Celui de 1968, tenu pour la première fois au Musée Granet, a occupé, les 24, 25 et 26 février six séances de travail et entendu près de trente communications sur *la Régence (1715-1723)*.

Comme les auteurs de communications, les simples auditeurs (au nombre de plusieurs dizaines) étaient en majorité venus de l'extérieur (Paris, Montpellier, Lyon, Dijon, Rennes, etc.) et parfois de l'étranger.

Le colloque était "interdisciplinaire", conformément au caractère propre (et méritoire) de la société qui l'organisait ; cela ne signifie pas que les spécialistes de chaque discipline étaient capables de dialoguer et de coopérer bien profondément entre eux ; du moins pouvaient-ils s'écouter et s'informer réciproquement, ce qui est déjà beaucoup.

Les historiens de la littérature (française ou étrangère) étaient les plus nombreux, puis les historiens des arts, de la philosophie et des sciences, enfin les historiens tout court, auxquels les lecteurs de *Provence historique* nous pardonneront aisément de nous consacrer. Comme à l'accoutumée, nous renvoyons ceux qui veulent une idée complète et précise du colloque au volume d'Actes qui sera publié, et nous rappelons à cette occasion que les Actes des Colloques « Sade », de 1966, et « Mirabeau », de 1967 vont paraître, et seront sans doute parus lorsqu'on lira ces lignes, chez A. Colin, et aux *Annales Historiques de la Révolution française* respectivement.

Venons à l'histoire de la Régence. Elle fut ici presque uniquement histoire économique et sociale, la seule exception venant de M. Guiral dont la vivante présentation de Lemontey s'insérait dans l'étude de l'historiographie de cette époque.

M. Pierre Goubert, professeur à la Faculté des Lettres de Nanterre, qui fut par ailleurs un des principaux animateurs des débats, rappela opportunément que la polysynodie tant décriée avait demandé aux intendants des enquêtes économiques et sociales très précises, qui attendent encore leurs historiens.

M. Viala, professeur à la Faculté de Droit d'Aix-en-Provence, donna une analyse très minutieuse des idées de l'abbé Pluche, cet « encyclopédiste chrétien » (comme on l'a parfois nommé), sur la structure sociale de son temps et sur les diverses classes sociales qui la composaient (« classes »... ou « conditions », ou bien « états », les mots étant moins antagonistes qu'une récente querelle pourrait le faire croire).

M. Charles Carrière, dans une des plus brillantes communications du Colloque, a plaidé « pour une histoire décentralisée », car sa vision, — sa démonstration — de la vitalité économique de Marseille au temps de la Régence, qui est aussi celui du Système et de la Peste pourtant, ne faisait pas que contredire des idées reçues ; elle mettait l'accent, avec une rare vigueur, sur l'indépendance de la conjoncture et du système économiques marseillais par rapport à la conjoncture et au système de la France centrale. Au reste, on ne peut résumer cet exposé, dont la richesse et la maîtrise viennent de l'appui qu'ils prenaient sur une thèse vraiment, pour l'essentiel, achevée.

M. Michel Vovelle, lui, ne transmettait pas une thèse achevée mais une thèse en chantier, encore que les grandes lignes en soient déjà perceptibles. L'histoire des mentalités religieuses collectives en Provence, grâce à l'analyse statistique des testaments enregistrés dans les sénéchaussées, est une étude où l'idée de source, très originale, est exploitée avec une magistrale sûreté de méthode. Quant au fond, c'est, au moins pour une part, l'histoire de la désagrégation de ce que nous appelons depuis quelques années la « piété baroque », l'univers de la Contre Réforme en pays méridional. M. Vovelle réussit à nous en faire voir littéralement les moments principaux, l'un qui se situe vers 1720-1730, l'autre vers 1760-1770. Le second était attendu, tant il coïncide bien — entre autres synchronismes — avec l'époque de la crise des confréries religieuses qui a été étudiée récemment par l'auteur de cette chronique. Le premier est une révélation. Est-ce déjà un effet du Jansénisme ? On croyait le rôle de celui-ci plus diffus, mais il faut s'incliner devant l'évidence. Au reste, M. Vovelle limita lui-même dans la discussion le rôle direct du Jansénisme en nous donnant un aperçu du comportement religieux de deux de ses principaux foyers provençaux : Senes et Cotignac. Or le premier résistera à la déchristianisation de la fin du siècle, non le second. C'est toute la différence entre Haute et Basse Provence qui apparaît donc cette fois, et c'est la confirmation de la différence profonde entre les deux parties (alpine et "méditerranéenne") de notre province, que nous avons soulignée naguère par une tout autre voie (*La notion de Village en Basse Provence*, Congrès de Nice, 1965).

Le signataire de ces lignes prie qu'on veuille bien excuser le caractère partiel, subjectif, et même égocentrique de ce compte rendu. Mais on n'a pas si souvent l'occasion de signaler la concordance remarquable de travaux conduits par deux chercheurs sur le même pays, sur des époques et sur des thèmes proches, mais avec des méthodes radicalement différentes. C'est un bien grand encouragement, et pour chaque historien, et pour le Colloque qui donne occasion ou prétexte à de telles réflexions.

Soulignons, en terminant, la dette que tous les participants et bénéficiaires du Colloque ont contractée auprès de l'équipe de direction et d'organisation, MM. André Bourde, président du Centre, Henri Coulet, son secrétaire général, et Louis Malbos qui en fut l'hôte.

Maurice AGULHON.

SOUTENANCE DE THESE A LA FACULTE DES LETTRES D'AIX

Michel CARRIAS

Le 26 janvier 1968, notre collègue Michel Carrias, assistant à la Faculté des Lettres, a soutenu une thèse de troisième cycle sur *Saint Mitre d'Aix*, devant un jury composé de M. le doyen Palanque, président et rapporteur, M. Henri Marrou, professeur d'Histoire du Christianisme à la Sorbonne, et M. Georges Duby, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix.

Le sujet était assez mince et point neuf, mais notre collègue l'a renouvelé par une étude exhaustive des sources (Grégoire de Tours et une *Vita* anonyme du *v^e* siècle), présentées selon toutes les règles de l'établissement des textes et dotées d'une traduction originale ; et il a réglé le problème posé avec un esprit critique rigoureux. Saint Mitre n'est ni un saint imaginaire, créé à partir d'une stèle mithriaque, ni un martyr oriental dont les rubriques auraient été importées au *iv^e* siècle, mais un "confesseur du *v^e* siècle".

Le jury élogieux a adhéré à ces conclusions. Les réserves et critiques d'usage ont été mineures, et le travail a été couronné par la double sanction de la mention Très Bien et de l'octroi de l'équivalence de thèse complémentaire en vue du doctorat d'Etat.

J.-R. PALANQUE et M. AGULHON.

PRIX DE L'ACADEMIE DE VAUCLUSE

L'Académie de Vaucluse qui avait décerné, en 1966, le Prix Paul de Faucher à M. Henri Rolland, notre vice-président, correspondant de l'Institut, l'a attribué en 1967 à M. Jean Barraol dont les titres ont été présentés par M. H. Dubled, conservateur de l'Inguimbertaine, à Carpentras.

Dans la même séance, tenue à l'Hôtel de Ville d'Avignon le 21 octobre, le Grand Prix de l'Académie a été remis à M. Fernand Benoit, membre de l'Institut par notre président J.-R. Palanque qui a exposé, à cette occasion, l'ensemble de l'œuvre de l'éminent archéologue provençal.

QUESTIONNAIRE SUR LE CULTE DE SAINT-ROCH

1. Ancienneté du culte de saint Roch dans le diocèse, la paroisse.
2. Manifestations (passées ; subsistant au XIX^e siècle ; de nos jours) ; paroisses sous le vocable du saint ; chapelle dans l'église ; chapelle extérieure, oratoire ; statue, tableau ; confrérie ; pèlerinage ; dévotions diverses : source, herbe, bénédiction des troupeaux, récitation de l'Antienne *Ave Roche sanctissime* en famille ; dictons en patois ou en français ; reliques.
3. Influence au XIX^e siècle des épidémies de choléra ou de suette militaire : 1832, 1849, 1854, 1865, 1834 ; de la grippe espagnole en 1918.
4. Enfants prénommés Roch.
5. Prières, notices, vies et imprimés divers publiés dans la région.

Pour l'ensemble de ces questions, donner la plus grande précision chronologique possible. Ecrire à M. Gérard CHOLVY, maître-assistant à la Faculté des Lettres, 34 — Montpellier.

**UN COLLOQUE
SUR L'HISTOIRE DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE**

Un colloque placé sous l'égide du Comité International d'Histoire de la seconde Guerre mondiale est organisé par le Comité d'Histoire de la seconde Guerre mondiale. Il se tiendra à Paris du 14 au 17 avril 1969. Le thème retenu est : « La guerre en Méditerranée, 1939-1945 ».

Des communications seront présentées par des historiens des différents pays intéressés par le conflit et seront suivies de discussions.

Le colloque est ouvert aux spécialistes français et étrangers ; en outre, des auditeurs intéressés par les questions débattues seront admis dans la limite des places disponibles.

Le programme exact est en cours d'élaboration.